



La frontière

Un voyage autour de la Russie
de la Corée du Nord à la Norvège

Erika Fatland



La frontière

Un voyage autour de la Russie de la Corée du Nord à la Norvège

Erika Fatland

Traduit du norvégien par Alex Fouillet

Erika Fatland nous raconte la Russie, l'histoire et la diversité russe à travers ses rencontres avec les populations et les étendues qui bornent le plus grand pays du monde.

La voyageuse sillonne quatorze États et plus de vingt mille kilomètres en longeant LA frontière, la plus longue au monde, celle de la Russie avec l'ensemble de ses voisins : la Corée du Nord, la Chine, la Mongolie, le Kazakhstan, l'Azerbaïdjan, l'Ukraine, la Biélorussie, la Lituanie, la Pologne, la Lettonie, l'Estonie, la Finlande et la Norvège, sans oublier le Passage du Nord-Est.

Ambitieux, ludique, instructif.

Erika Fatland est née en 1983 en Norvège. Après des études à Lyon, Helsinki, Copenhague et Oslo, elle devient anthropologue puis écrivaine. Son sujet de thèse l'amène à Beslan dans le Nord-Caucase. Elle n'a cessé depuis d'étudier les cultures d'Asie centrale et de partir à la découverte de ses populations comme dans son précédent récit *Sovietistan* (Gaïa, 2016).

du même auteur
chez le même éditeur

Sovietistan, un voyage en Asie centrale (2016)

Ouvrage traduit avec l'aide de NORLA, Oslo, et du Centre
National du Livre, Paris.

Erika Fatland

La frontière

Un voyage autour de la Russie,
de la Corée du Nord à la Norvège

traduit du norvégien par Alex Fouillet

récit

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Illustration de couverture :
© Oleg Gratilo/Getty Images

Titre original :

Grensen

*En reise rundt Russland gjennom Nord-Korea, Kina, Mongolia, Kasakhstan,
Aserbajdsjan, Georgia, Ukraina, Hviterussland, Litauen, Polen, Latvia, Est-
land, Finland og Norge samt Nordøstpassasjen*

© Erika Fatland, 2017.

Publié avec l'accord de Copenhagen Literary Agency ApS, Copenhague.

© Gaïa Éditions pour la traduction française, 2019.

ISBN 13 : 978-2-84720-933-4

*Pour maman,
qui m'a donné des ailes*





Table des matières

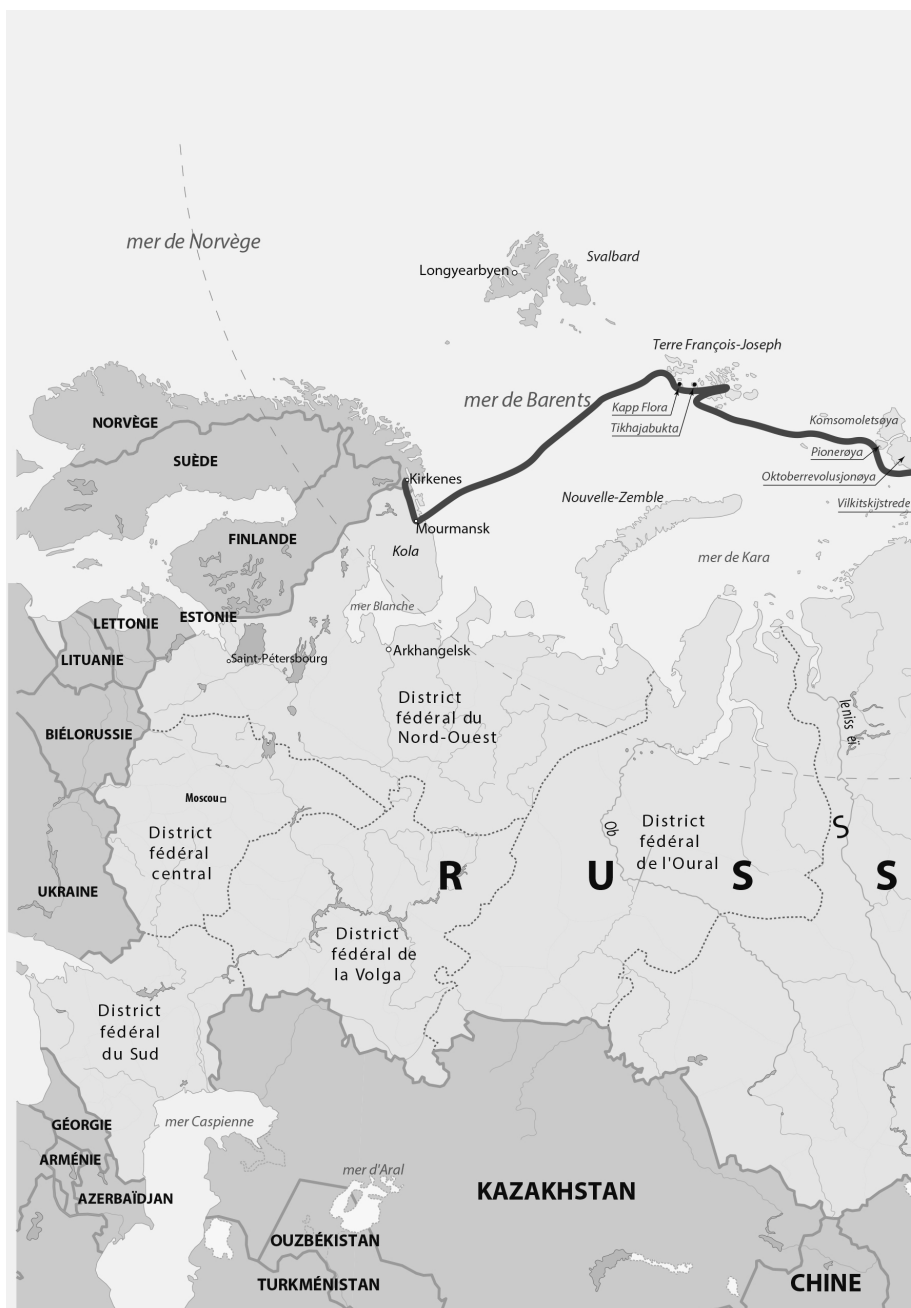
L'océan	13
L'été arctique	17
Asie	61
L'art de s'incliner sans courber l'échine	67
Le grand dirigeant	88
Une question délicate	100
Capitalisme light	115
Le pont de l'Amitié rouillé	125
Colline 203	130
Le Moscou de l'Orient	144
Restaurant Poutine	157
Disney sur la frontière	166
Un dieu vivant, un baron fou et un héros rouge	169
Les maîtres du monde	180
Dans les ruines de mille trésors	193
Les ermites de la taïga	200
Les aventuriers	215
Étrangers : accès interdit	224
Back in the U.S.S.R.	243
Au royaume de l'ours	252
La ville du futur	265
Bowling à Baïkonour	277
Caucase	289
Au pays des contes	293
Monsieur le président	
et Madame la vice-présidente	308
Le jardin de montagne noir	318
Unisson sur la frontière	331
No man	346
Le paradis de Staline	361

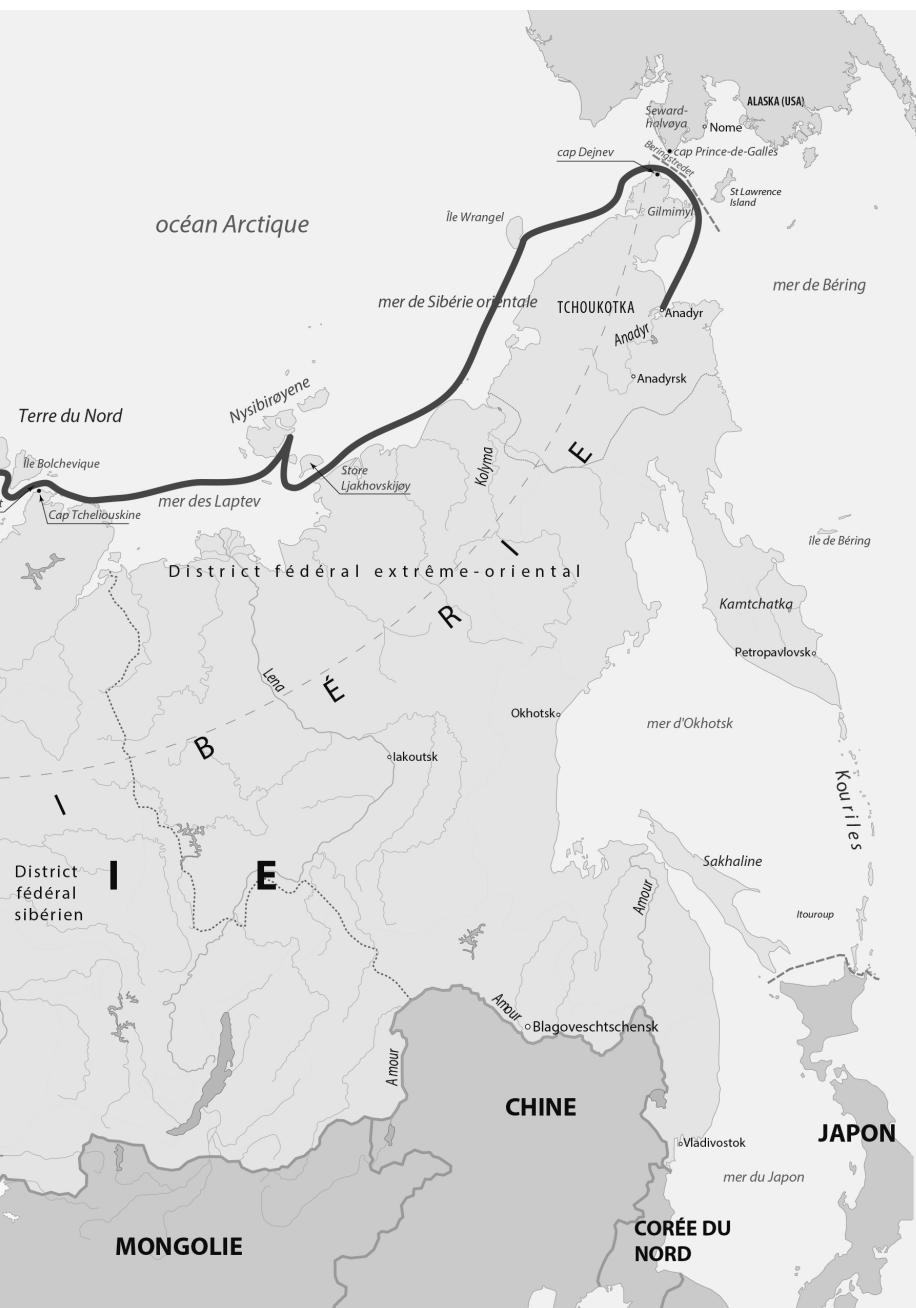
Europe	377
La mer inhospitalière	381
Thé suédois de qualité	393
La verrue sur le nez de la Russie	401
La plus jeune république séparatiste du monde	420
Train express pour Kiev	436
Voyage de groupe à Tchernobyl	454
Dans la zone frontière	465
Le peuple qui disparut	475
L'excursion qui a changé le monde	495
Des lignes dans le sable	509
La race des seigneurs	525
Agitation	536
Une leçon de libération	543
La guerre des monuments	551
Le poste avancé	562
<i>Le field marshal</i>	570
Une leçon de valeur de l'entretien	592
La Laponie	603
La frontière	615
Remerciements	653
Histoire de la Russie en bref	657
Bibliographie	665
Citations	669

L'océan

*« L'homme éprouve un besoin irrépressible
d'explorer toutes les parties de notre planète. »*

Fridtjof NANSEN





L'été arctique

Le cap Dejnev est le point le plus occidental du continent eurasiatique. Il se trouve à plus de 8 500 kilomètres de Moscou, à plus de 6 500 kilomètres de New York et à moins de 90 kilomètres du cap Prince-de-Galles, en Alaska, de l'autre côté du détroit de Béring.

Je grimpai jusqu'au petit phare bâti sur les rochers, étrangement isolé, entouré d'à-pics verts et de falaises abruptes. Je regardai l'océan vert. C'est ici, à cet endroit précis, que l'Asie se termine, ainsi que l'énorme Russie. À l'avant du phare, côté détroit, je découvris la plaque de bronze à la mémoire de Simon Dejnev. Le cosaque et perceur Dejnev traversa le détroit de Béring en 1648, quatre-vingts ans avant que l'officier de marine danoise Vitus Bering réitère l'exploit en 1728. À ce moment-là, tout le monde avait oublié Dejnev, dont le rapport de voyage prenait la poussière aux archives d'Iakoutsk, à plus de 5 000 kilomètres à l'est de Moscou. L'empire était devenu si gigantesque que le tsar ne savait plus exactement où ses frontières extérieures passaient, et plus personne ne tenait de liste des découvertes faites jusque-là par les explorateurs.

Tout près du phare, on trouve un groupe de bâtiments en bois gris, bien marqués par les intempéries : l'ancien poste-frontière soviétique. Les Américains avaient leurs installations de l'autre côté du détroit, et c'est ainsi, année après année, qu'ils s'étaient observés de part et d'autre d'un rideau de fer invisible, à l'aide de jumelles et de radars aussi hauts que des immeubles d'habitation.

À quelque distance du phare, on peut voir les ruines d'un village Yupik. Les Yupiks sont un peuple autochtone apparenté aux Inuits d'Alaska et du Groenland, et il n'y en a qu'environ 1 700 dans toute la Russie. Quelques dizaines

de fondations rondes, partiellement effondrées, parsemaient la colline. Entre les maisons, de grands os pointus de baleine plantés dans le sol avaient servi à suspendre les bateaux traditionnels en peau de morse. Sans quelques poêles à frîre ou bidons en plastique, on aurait facilement pu croire que ces ruines étaient vieilles de plusieurs siècles, mais les habitants de ce village, Naukan, n'avaient été délocalisés par les autorités soviétiques qu'en 1958. L'explication officielle voulait qu'il soit devenu trop compliqué de continuer à approvisionner ce village isolé et battu par les vents, mais la situation géographique tout au bord du détroit de Béring, à moins de quatre-vingt-dix kilomètres de la côte occidentale de l'Alaska, avait sans doute joué un rôle important dans la prise de cette décision.

Les habitants de la Grande Diomède, une île au beau milieu du détroit de Béring, qui constitue le point le plus oriental de la Russie, toutes terres confondues, furent évacués dès la Seconde Guerre mondiale, juste avant que le rideau de fer ne s'abatte entre les deux voisins. Les Inuits qui y habitaient n'eurent jamais le droit d'y retourner. La Grande Diomède russe et la Petite Diomède américaine sont séparées par un détroit d'à peine cinq kilomètres de large, par lequel passe la ligne de changement de date. En hiver, quand le détroit gèle, c'est théoriquement possible – bien que strictement interdit – de passer à pied des États-Unis en Russie, de la veille au lendemain. Une frontière invisible, mais tout à fait réelle au milieu de cette étendue d'eau sépare ces deux îles jumelles, si proches et si liées d'un point de vue naturel, mais qui d'un point de vue humain font partie de deux univers radicalement différents, marquée par la ligne fine qui sépare l'Est de l'Ouest, deux systèmes, deux dates.

La frontière russe n'est pas seulement longue, c'est la plus longue au monde : 60 932 kilomètres en tout.

À titre de comparaison, la circonférence de la Terre est de 40 075 kilomètres. Cette frontière est constituée pour presque deux tiers de littoral, entre Vladivostok à l'est et Mourmansk à l'ouest, une région colossale où presque personne ne vit et que la neige et la glace recouvrent une grande partie de l'année. Ce littoral fut l'une des toutes dernières parties de la terre à être explorées et cartographiées. La terre du Nord ne fut découverte qu'en 1913, en tant que le dernier grand archipel terrestre, et ne fut cartographiée que vingt ans plus tard.

Plus des trois quarts de l'énorme masse terrestre de la Russie se trouvent à l'Est, en Asie, une zone dont l'essentiel n'a pas été conquis par l'armée du tsar, mais par des trappeurs cupides. Au milieu du *xvi^e* siècle, un riche et puissant marchand du nom de Stroganov obtint l'aval du tsar pour coloniser les régions à l'est des monts Oural et y faire le commerce de fourrures. Non seulement Stroganov obtenait un blanc-seing, mais il se voyait en outre autorisé à organiser une armée privée pour l'appuyer dans sa conquête. La demande de fourrures était très importante en Europe comme en Asie, et grâce à la colonisation de la Sibérie par la famille Stroganov, la Russie fut très tôt le premier exportateur mondial de fourrures. La chasse aux peaux poussait Stroganov sans cesse plus à l'est ; la Russie grandissait littéralement de jour en jour. Au fil du temps, les conquêtes des trappeurs prirent un aspect officiel, étatique, et on construisit bastions et forteresses. Les cosaques, un groupe de chasseurs, guerriers et aventuriers libres, se virent charger par le tsar de collecter le *yassak*, l'impôt, auprès des populations nouvellement soumises, le plus souvent des nomades. Cet impôt se composait en majorité de fourrures, la force motrice principale de cette expansion.

Simon Dejnev était l'un de ces cosaques qui collectaient l'impôt chez les populations nomades de l'est. Né en 1605 dans un village au bord de la mer Blanche, non loin

de l'actuelle Arkhangelsk, il avait commencé à travailler très jeune comme percepteur pour le tsar en Sibérie, une mission aussi exigeante que dangereuse. Beaucoup de nomades n'avaient absolument pas compris qu'ils étaient considérés comme des sujets du tsar, ils n'avaient donc pas conscience de devoir lui payer un impôt. Ce n'était pas toujours évident de leur faire admettre qu'ils étaient tenus d'approvisionner en fourrures un inconnu qui vivait très, très loin de chez eux.

Les sources sur la vie de Dejnev sont lacunaires et divergentes. Il aurait été un diplomate doué, capable à plusieurs occasions de rétablir la paix entre des tribus en guerre. Ces talents valurent à Dejnev d'être envoyé sans cesse plus à l'est pour trouver de nouvelles peuplades susceptibles de payer un impôt au tsar. Accompagné d'un petit groupe de commerçants, de trappeurs et de cosaques, il partit vers le nord-est. À leur arrivée près du fleuve Kolyma, en Sibérie septentrionale, les autochtones leur parlèrent d'un autre fleuve, l'Anadyr, supposé regorger de morses et de gibier à fourrure. Ils décidèrent de le trouver. La première tentative échoua en raison de l'état de la glace, mais l'année suivante, à l'été 1648, ils firent un second essai. Un groupe d'environ quatre-vingt-dix personnes réparties sur sept *ketchs*, un type de voilier russe adapté à la navigation dans les glaces, partit vers l'inconnu. Deux bateaux disparurent très vite dans la tempête et ne furent jamais retrouvés. Deux autres disparurent un peu plus tard, personne ne sut jamais ce qu'il était advenu d'eux. Le 20 septembre, l'équipage d'un des derniers bateaux aperçut une formation rocheuse décrite par la suite comme « un grand cap noir rocheux », le cap qui porte aujourd'hui le nom de Dejnev. Ils s'y arrêterent pour rencontrer les Inuits qui vivaient là. Ils seraient aussi allés jusque sur la Grande Diomède. Sans doute sans en avoir conscience, Dejnev avait prouvé que l'Amérique et l'Asie sont deux continents distincts.

Au sud du détroit qui s'appelle aujourd'hui détroit de Béring, mais qui aurait bien sûr dû s'appeler détroit de Dejnev, l'expédition fut prise dans une violente tempête qui sépara les trois derniers bateaux. Celui de Dejnev, avec environ vingt personnes à bord, fit naufrage à quelque distance au sud de l'embouchure de l'Anadyr, le but de cette expédition. On ne sait pas ce que devinrent les deux autres embarcations ; ils coulèrent peut-être avec leur équipage, ou les survivants furent attaqués par des Tchouktches hostiles, l'une des dernières peuplades du Grand Est à véritablement résister aux Russes. Une théorie douteuse, mais tenace, prétend que les survivants ont accosté en Alaska et y ont fondé une petite colonie.

Au bout de dix semaines de pénible errance à travers les étendues désertes, Dejnev et son équipage harassé atteignirent le delta du fleuve, où ils passèrent l'hiver. Ils n'étaient plus que treize survivants à l'arrivée du printemps. Plus tard cette même année, Dejnev fonda le comptoir marchand d'Anadyrsk, environ six cents kilomètres en amont du fleuve. Il dut s'y plaire, puisqu'il y passa douze ans. Ce n'est que vingt ans après avoir quitté Iakoutsk pour partir à la conquête de l'Est et de nouvelles peuplades à assujettir à l'impôt qu'il revint, en possession d'une quantité impressionnante de défenses de morse.

À un moment donné, le souvenir du voyage de Dejnev s'est donc perdu, pour être redécouvert, un fragment après l'autre, dans les archives d'Iakoutsk, par l'historien allemand Gerhard Friedrich Müller en 1736, presque quatre-vingt-dix ans plus tard. Il fallut attendre 1898, soit deux cent cinquante ans après l'expédition de Dejnev, pour que la Société géographique de Russie décide que l'extrémité orientale du continent eurasiatique devait être rebaptisée de cap Est en cap Dejnev. Le plus juste serait de lui donner le nom des Yupiks qui y vivaient quand Dejnev et son groupe arrivèrent, mais ainsi est le monde : l'atlas est plein de

patronymes d'Européens hardis partis sur de frêles esquifs découvrir ce qu'on avait déjà découvert depuis longtemps.

La dernière étape de mon long voyage autour de la Russie avait commencé à Anadyr quelques jours plus tôt. Pas à l'Anadyrsk de Dejnev, mais dans la ville fondée à l'embouchure du fleuve en 1889, à six cents kilomètres du petit campement à partir duquel Dejnev et ses hommes avaient passé une décennie à massacrer des centaines de morses, et à se construire petit à petit une tour d'ivoire.

Le quai était boueux et nu. Un groupe de pêcheurs pataugeaient sur les récifs à quelque distance ; dans le fond, je distinguais des ensembles d'immeubles bigarrés. Des phoques curieux pullulaient dans l'eau bleu acier, et le dos luisant d'une baleine blanche crevait de temps à autre la surface.

Au cours des quatre semaines ou presque qui allaient suivre, je traverserais le passage du Nord-Est, d'est en ouest, sur un ancien navire de recherche soviétique, l'*Akademik Shokalskiy*, en hommage à l'océanographe russe Iouli Chokalski. En compagnie de quarante-sept autres passagers, j'allais parcourir 5 650 milles nautiques, plus de 10 000 kilomètres, le long de la frontière nord de la Russie, jusqu'à Mourmansk.

Toutes les places pour ce voyage étaient réservées depuis plus d'un an, et j'avais tout juste réussi à m'assurer l'une des toutes dernières. Je m'étais beaucoup demandé qui seraient mes compagnons de route. Qui débourse de son plein gré plus de 20 000 dollars pour passer quatre semaines sur un bateau plutôt petit, sans cabine simple, avec douche et W.-C. dans le couloir, et sans autre divertissement que la visite d'îles stériles et battues par les vents ?

Un cortège d'hommes et de femmes voûtés et ridés grimèrent tant bien que mal la passerelle, vêtus de blousons en Gore-Tex multicolores, une paire de jumelles hors

de prix ou un appareil photo encore plus ruineux autour du cou. Je n'étais pas surprise de constater que la plupart des voyageurs étaient des retraités. La moyenne d'âge, en revanche, m'étonna. Bon nombre d'entre eux étaient si vieux que leur corps fragile tremblait, et il leur fallait de l'aide pour descendre les escaliers raides du bateau. Certains étaient venus en couple, mais beaucoup étaient déjà veufs et voyageaient seuls.

À la table du dîner, les conversations traitaient de voyages. Il n'y avait pas de meilleur endroit pour glaner des idées sur de futures destinations. Pas une seule île, pas un seul territoire autonome mystérieux n'avait encore fait l'objet de la visite d'au moins une poignée de ces retraités. La Somalie ? Bien sûr, plusieurs fois ! Le Bhoutan ? Intéressant, surtout sa partie orientale, très peu visitée. Le Yémen ? Une culture fascinante, dommage qu'il y ait la guerre. La vérité éclata bientôt : j'étais la seule sur quarante-huit à ne jamais avoir participé à une expédition en Antarctique. La plupart y étaient déjà allés plusieurs fois, certains s'étaient d'ailleurs déjà rencontrés à cette occasion.

Au petit déjeuner le lendemain matin, les discussions se poursuivirent entre les vieux globe-trotters. Au déjeuner, elles prirent la forme d'un interrogatoire poussé sur les passages de frontières, les types de visas et les itinéraires alternatifs. L'heure de la première activité de ce périple arriva alors : une promenade en Zodiac – donc de solides canots pneumatiques en caoutchouc – près des colonies d'oiseaux sur les îles.

« Ça va être passionnant ! » déclarai-je à Elie, une Néerlandaise peu commode de 85 ans avec qui je partageais une cabine. Elle n'avait pas eu besoin de trop réfléchir pour rassembler cintres, prises électriques universelles et vêtements marqués des logos de ses nombreux voyages dans l'Arctique.

« Passionnant ? répéta-t-elle sans avoir l'air de comprendre. Qu'est-ce que vous voulez dire ?

– Je ne suis jamais montée à bord d'un Zodiac. »

Elle ouvrit de grands yeux, manifestement abasourdie.

« Je l'ai fait des centaines de fois. *Des centaines !* »

La mer était agitée et les Zodiac dansaient rapidement le long du bateau. Pour ne pas se retrouver à l'eau, il fallait prendre le risque de monter à bord juste avant que les embarcations ne disparaissent de nouveau derrière les vagues. L'un après l'autre, les retraités prirent leur élan et descendirent dans les Zodiac, le mépris de la mort dans les yeux et un sourire concentré aux lèvres.

« Je reconnais que le temps commence à manquer, m'expliqua Alyson, une grande Américaine septuagénaire, avec un rire rauque communicatif. Rien qu'au cours des douze derniers mois, j'ai perdu cinq amis. »

Des milliers de mouettes tridactyles et de guillemots de Brünnich volaient au-dessus de nos têtes tandis que nous approchions des falaises escarpées sur lesquelles les oiseaux nichaient. Leurs cris se mêlaient aux déclics des impressionnants téléobjectifs des explorateurs vieillissants, qui n'hésitaient pas à se pencher dangereusement – et acrobatiquement – par-dessus le bord du bateau pour capturer les oiseaux sous le meilleur angle de vue. Personne à part moi – qui descends de générations de pêcheurs et d'habitants du littoral – ne paraissait s'en faire le moins du monde pour les vagues violentes autour de nous. Les sucs gastriques remontaient dans mon œsophage, mes yeux piquaient et se remplissaient de larmes. Je finis par mépriser mon orgueil et me traînai vers l'arrière du bateau, où ça secouait un peu moins.

Encore vingt-sept jours. Dernière étape.

Trois ans et demi plus tôt, j'avais rêvé que je me promenais sur une grande carte, en suivant une ligne rouge et sinueuse : la frontière russe. Je passais d'un pays à l'autre,

en ayant toujours l'énorme Russie au nord ou à l'est. En me réveillant, je compris immédiatement que ce serait mon prochain livre : un voyage le long de la frontière russe, entre la Corée du Nord et le Finnmark en Norvège.

Je me mis rapidement à prévoir mon itinéraire. Je voulais commencer par Pyongyang, et rentrer tranquillement vers l'ouest, vers la Norvège. La Norvège démocratique et pluraliste n'a pas grand-chose en commun avec la Corée du Nord fermée et totalitaire, hormis ceci : elles possèdent toutes les deux une frontière avec la Russie. Il en va de même pour la Chine, la Mongolie, le Kazakhstan, l'Azerbaïdjan, la Géorgie, l'Ukraine, la Biélorussie, la Lituanie, la Pologne, la Lettonie, l'Estonie et la Finlande. Seule la Chine est entourée d'autant de pays que la Russie, soit quatorze en tout.

À présent, sur l'*Akademik Shokalskiy*, au milieu de l'océan Arctique, la majeure partie de mon voyage était derrière moi. J'avais passé huit mois à longer la frontière sud et ouest de la Russie, avec une question en tête : qu'est-ce que ça signifie réellement d'être voisin du plus grand pays du monde ?

En cours de route, j'avais découvert qu'il n'y a pas de réponse unique à cette question : il y en a au moins quatorze, une par pays limitrophe. Et en vérité, il y en a sans doute des millions : une pour chacun des riverains de cette frontière, qui ont tous une histoire unique.

Juste après l'effondrement de l'Union soviétique, la Russie était au plus bas sur les plans économique, militaire et politique. Le dirigeant porté sur la boisson Boris Eltsine tenait la barre, ce fut à lui que revint la tâche ingrate de mettre de l'ordre après des années de mauvaise gestion économique. Dans la frénésie des années 1990, plusieurs centaines d'investisseurs allaient s'enrichir considérablement en achetant à bas prix des actions d'État, tandis que la plupart des citoyens luttait pour réussir à joindre les deux bouts. L'inflation était incontrôlable, les groupes

anarchistes et criminels sévissaient. Aux États-Unis, on fêtait la fin du communisme, pendant qu'en Russie, on pleurait tout ce qu'on venait de perdre : une société relativement stable et prévisible, un système social assez fonctionnel, ainsi qu'une utopie, un rêve.

C'était aussi la perte d'un empire. En quelques mois, la population était passée de 300 à 140 millions. Un cinquième du territoire avait disparu au profit de quatorze nations émergentes, dont le Kazakhstan, l'Azerbaïdjan, la Géorgie, l'Ukraine, la Biélorussie, la Lituanie, la Lettonie et l'Estonie, des États qui avaient d'abord fait partie de l'Empire russe, puis soviétique, et qui devenaient des voisins de la Russie. Les États satellites d'Europe de l'Est échappaient aussi au contrôle de Moscou. Au fil des siècles, les Russes s'étaient habitués à ce que d'innombrables peuplades et nations dansent au son du flutiau national. Celui-ci avait désormais un autre son : quelques notes enrôlées et lasses.

Dans son discours annuel au Parlement en 2005, Vladimir Poutine décrivit l'effondrement de l'Union soviétique comme « la plus grande catastrophe géopolitique » du xx^e siècle. Il faisait évidemment référence à la dissolution territoriale, mais aussi au fait que 25 millions de Russes et de russophones se retrouvaient soudain hors du territoire russe. Bon nombre d'entre eux vivent aujourd'hui dans les nouveaux pays limitrophes, à l'extérieur de la longue frontière russe.

Le pays est toujours grand. Et il regagne lentement de la superficie. Avec Poutine à sa tête, ces dix dernières années, la Russie a repris du poids sur la scène internationale. L'économie est à peu près sur la bonne voie et l'armement a été vigoureusement modernisé. Les voisins ne peuvent plus dormir sur leurs deux oreilles. En certains endroits, ils ne dorment même plus du tout, mais passent leurs nuits dans des caves froides et obscures, à l'abri des grenades qui illuminent le ciel comme autant de feux de détresse.

Il n'a jamais été *facile* d'être un voisin de la Russie. Des quatorze, seule la Norvège n'a pas été en guerre contre la Russie et n'a pas été envahie par celle-ci au cours des cinq derniers siècles. Tandis que des puissances européennes telles que la France et la Grande-Bretagne possédaient des colonies outre-mer, la Russie continuait à croître en un seul et même bloc. Les peuples et les nations étaient soumis l'un après l'autre par le tsar et incorporés dans l'empire, et il y avait toujours la place de poursuivre ainsi. À ce jour, près de deux cents groupes ethniques distincts vivent dans les frontières de la Fédération russe, entre les éleveurs nomades de rennes sur le permafrost de Sibérie et les Pontiques des côtes fertiles de la mer Noire. Contrairement à la France et à la Grande-Bretagne, la Russie a peu de frontières naturelles ; le paysage est en grande partie plat, ouvert et illimité, et le royaume pouvait se développer dans toutes les directions. Dès le XVII^e siècle, à l'époque du cosaque Dejnev, il s'étendait de Moscou à l'ouest des monts Oural jusqu'à l'océan Pacifique à l'est.

De grandes parties de la Russie sont recouvertes de toundra, de taïga et de forêts. Difficiles à protéger, faciles à envahir. Ce sont ces dimensions, les distances énormes, qui ont constitué au fil des siècles la meilleure défense de la Russie. Même si le paysage à l'ouest de Moscou est plat, sans grande chaîne montagneuse ou autre obstacle physique, aucune armée étrangère n'a réussi à conquérir la Russie depuis l'ouest. Le temps que les soldats atteignent Moscou, ils sont épuisés et à bout de provisions. Les communications avec l'ouest sont devenues trop longues, les températures trop froides. Ce ne sont pourtant pas les tentatives qui ont manqué. Les Polonais, les Suédois et les Français s'y sont risqués, sans oublier les Allemands, en 1914 et 1941, avec à chaque fois des résultats calamiteux.

La fabuleuse expansion de la Russie a commencé pour de bon au XVI^e siècle, avec la conquête du khanat musulman

de Kazan, à l'est de Moscou, puis avec la colonisation de la Sibérie et de l'Extrême-Orient, menée en premier lieu par les trappeurs, donc. En 1613, quand le premier Romanov – Mikhaïl Fédorovski Romanov, 22 ans – a été couronné tsar, le royaume était déjà si grand que personne n'avait d'idée précise du nombre d'habitants, de peuplades que le jeune tsar gouvernait, ou de l'endroit où passaient les frontières extérieures.

Cent ans et six tsars plus tard, on ne savait toujours pas très bien où la Russie se terminait. L'Amérique et l'Asie étaient-elles reliées ? Le tsar russe qui fut peut-être le plus énergique, occidentaliste et réformateur de tous les temps, Pierre I^{er}, plus connu sous le nom de Pierre le Grand, voua toute sa vie un amour passionnel pour les ports et la navigation. L'une des toutes dernières choses qu'il fit fut d'envoyer une expédition vers les points les plus éloignés de Russie, pour établir une carte du littoral. Le navigateur danois Vitus Bering, qui, à l'instar de nombreux autres Danois et Norvégiens, servait aussi dans la marine russe, fut désigné pour conduire l'expédition.

Bering partit vers la côte pacifique en 1725, l'année où Pierre le Grand mourut. Cette expédition de 10 000 kilomètres fut laborieuse, c'est le moins qu'on puisse dire. D'importantes portions du trajet furent effectuées dans des contrées qu'aucun être humain n'avait jamais traversées, ils durent construire des ponts ou des bateaux pour franchir les larges fleuves qu'ils rencontraient. Une bonne partie du voyage se fit dans des marécages qui causèrent la mort de nombreux chevaux et de quelques membres de l'expédition, victimes d'infections et d'innombrables piquûres de moustiques. Ceux qui survécurent aux essaims d'anophèles estivaux furent récompensés par un froid hivernal intense. Il leur fallut deux ans pour parvenir à Okhotsk, sur le Pacifique. De là, ils gagnèrent par la mer la péninsule du Kamtchatka, conquise quelques décennies plus tôt,

mais encore inexplorée et peuplée de tribus hostiles. Bering et son équipage passèrent un hiver entier à essayer d'arriver au Kamtchatka, d'abord en bateau, puis en traîneau. Ils n'atteignirent le petit baraquement de cosaques au sud de la péninsule qu'en mars 1728, trois ans après leur départ de Saint-Pétersbourg. La véritable expédition pouvait enfin commencer. Mais avant, ils devaient construire un bateau. Il leur fallut attendre l'été pour être prêts à partir vers le nord sur des eaux inconnues.

Le 16 août, après un bon mois en mer, Bering traversa le détroit qui porte aujourd'hui son nom. Un léger brouillard rendait la visibilité extrêmement médiocre. Bering aperçut l'une des îles Diomède, mais pas l'autre, cachée par le brouillard, tout comme le continent en vis-à-vis. L'ambition de départ était de poursuivre vers l'est, vers le Nouveau Monde, mais la météo était trop mauvaise et le bateau qu'ils avaient construit n'était pas approprié au gros temps. Bering ordonna de faire demi-tour.

En 1730, cinq ans après avoir quitté la capitale russe, Bering rentra à Saint-Pétersbourg. Il s'attaqua immédiatement à la préparation d'une expédition encore plus longue et ambitieuse, la Grande Expédition nordique, la plus importante et la plus coûteuse jamais mise sur pied, à l'exception peut-être des alunissages. Le but était de cartographier les côtes arctique et sibérienne orientale, d'explorer l'Amérique et le Japon, avec qui la Russie avait eu des contacts, tout en faisant des études ethnographiques, zoologiques, botaniques, astronomiques et géographiques en Sibérie. Les historiens ont calculé que 10 000 hommes en tout ont participé à cette expédition d'une façon ou d'une autre, pour un coût que l'on estime équivaloir à 34 milliards d'euros, un sixième du budget total de la Russie à l'époque. L'expédition était formée par trois groupes distincts divisés en sous-groupes chargés de cartographier de grandes portions du littoral septentrional russe.

Bering, qui avait la responsabilité de l'expédition dans son ensemble, repartit aussi vers l'est. Une succession de problèmes logistiques porta à cinq années le temps qu'il lui fallut pour rallier Okhotsk depuis Saint-Pétersbourg. Ce n'est qu'au début du mois de juin 1741, huit ans après leur départ de Saint-Pétersbourg, que Bering et son équipage de plus de soixante-dix hommes furent prêts à appareiller de la côte du Kamtchatka, avec pour but de découvrir la route maritime orientale vers l'Amérique.

À la mi-juin, ils distinguèrent une terre vers l'est : de hautes montagnes couvertes de neige et un volcan escarpé, très vraisemblablement le mont Saint-Élie, qui se trouve sur l'actuelle frontière entre l'Alaska et le Canada. Mission accomplie. Dès le lendemain, Bering ordonna de remettre le cap sur la côte russe. Georg Steller, un médecin et biologiste allemand qui participait à l'expédition, supplia pour qu'on lui accorde plus de temps, mais rien n'y fit. Une seule et unique journée à terre, voilà tout ce qu'il obtint du Nouveau Monde. Pendant cette journée, il eut le temps de décrire dans le détail toute une série de nouvelles espèces de plantes et d'oiseaux, un exploit qui lui aurait valu à lui seul une renommée éternelle. Mais un seul jour, c'était évidemment très insuffisant pour étudier ce nouvel environnement, dans lequel aucun Européen n'avait jamais mis le pied. Steller est donc plutôt laconique dans son journal : « Dix années ont été consacrées aux préparatifs de cette entreprise à haut risque, et dix heures ont été accordées au travail en lui-même* . »

Les provisions à bord allaient manquer, plusieurs membres d'équipage présentaient déjà des symptômes de scorbut, tout comme Bering, ce qui explique peut-être son manque total d'intérêt, presque son indifférence, à explorer ce nouveau continent.

* La citation est reproduite dans le livre de Corey Ford *Where the Sea Breaks Its Back. The Epic Story of Early Naturalist Georg Steller and the Russian Exploration of Alaska*. Portland : Alaska Northwest Books, 1992 [1966].

Le scorbut, c'était la hantise des marins. Aujourd'hui, on sait que cette maladie est due à une carence en vitamine C, une vitamine que l'homme n'est pas capable de produire lui-même et qu'il doit se procurer via son alimentation. Les symptômes précoces du scorbut sont la fatigue et l'apathie, le souffle court et des douleurs osseuses, ainsi qu'une altération de la personnalité. Les gencives se mettent à saigner et les dents tombent. Les hémorragies internes sont aussi fréquentes, et entraînent souvent la mort, quand ce n'est pas tout simplement la faim. Si le patient peut bénéficier d'un apport conséquent en vitamine C par la nourriture ou la boisson, les symptômes disparaissent en l'espace d'une ou deux semaines et il se rétablit dans la plupart des cas. Cette maladie, qui avait été décrite par Hippocrate, est devenue véritablement problématique pendant les croisades, puis pendant les grands voyages d'exploration à partir du ^{xv}^e siècle. À ces occasions, il n'était pas rare que la moitié de l'équipage meure du scorbut et au ^{xviii}^e siècle, cette maladie a fait plus de victimes dans la marine anglaise que les combats*.

Fin août, non loin de la côte de l'Alaska, le premier des marins de Bering succomba à cette maladie redoutée. Sur le chemin du retour, le bateau essuya de longues et puissantes tempêtes, et il finit par ne plus y avoir que très peu d'hommes encore capables de travailler sur le bateau. Septembre céda la place à octobre, les tempêtes se succédaient, la fréquence des décès atteignit un par jour. En outre, les stocks d'eau s'épuisaient. Il fallut attendre le début novembre, soit deux mois après avoir appareillé en Alaska, pour que la terre soit en vue. « Il est impossible d'exprimer à quel point la joie de tous était grande et exceptionnelle à cette vision, écrivit Steller dans

* Les équipages norvégiens furent – sans qu'on sache alors pourquoi – plus épargnés par le scorbut à la même époque. Aujourd'hui, on sait que les stocks de baies arctiques et d'airelles que les marins embarquaient sur les bateaux leur assuraient un bon apport en vitamine C.

son journal. Les mourants se dressaient tant bien que mal pour la voir, chacun remerciait Dieu du fond du cœur pour Sa grande miséricorde*.

Cette joie fut cependant de courte durée. À mesure qu'ils approchaient, il devint évident que ce n'était pas la côte russe qu'ils avaient atteinte, mais une île déserte et nue, faite de hautes falaises hostiles et de montagnes. Le bateau s'échoua lors de la tentative d'accostage, et l'équipage se vit contraint de passer l'hiver sur place. La plupart des marins étaient si affaiblis par le scorbut qu'ils n'avaient même plus la force de s'alimenter, leurs gencives n'étaient plus que des plaies ouvertes dont les lambeaux recouvraient le peu de dents qu'il leur restait. Des soixante-quinze hommes environ qui avaient embarqué au Kamtchatka cet été-là, vingt-huit étaient morts ou le seraient bientôt. La quarantaine de survivants passa l'hiver à construire un bateau avec les débris de l'épave, et au printemps 1742, ils parvinrent à regagner le Kamtchatka.

Pour Bering, il était trop tard. Son état était critique : il ne tenait plus debout et restait allongé à même le sol, où le sable le recouvrait. Georg Steller tenta de le déblayer, mais Bering l'arrêta. « Laissez-moi tranquille. Plus je m'enfonce dans la terre, plus j'ai chaud. Il n'y a que la partie de moi qui émerge encore qui souffre du froid**.

Deux heures avant le lever du soleil le 8 décembre 1741, Vitus Bering mourut à l'âge de 60 ans***. L'île sur laquelle il a rendu son dernier souffle porte son nom, comme la mer

* *Ibid.*

** *Ibid.*

*** Cette date est donnée traditionnellement dans le calendrier julien ; la date correspondante dans le calendrier grégorien est le 19 décembre. En 1991, la tombe de Bering a été découverte par une expédition dano-russe, et la dépouille de l'explorateur a été rapatriée à Moscou. Les analyses ont montré que Bering n'était pas mort du scorbut. L'état du squelette a permis de reconstituer son apparence, et il est apparu que son portrait le plus célèbre ne représente pas le navigateur danois, mais très vraisemblablement son grand-oncle, Vitus Pedersen Bering (1617-1675). Sa dépouille a rejoint l'île en 1992.

qui l'entoure. Il est entré dans l'histoire en tant que version russe de Christophe Colomb, l'homme qui a découvert l'Amérique depuis l'ouest. En 1776, son nom a été rendu immortel lorsque le capitaine James Cook a baptisé le détroit entre la Russie et l'Alaska à sa mémoire.

Le nom de Steller aussi est entré dans l'histoire. Il est apparu que l'île aride sur laquelle ils firent naufrage regorgeait de vie animale, sans doute parce que aucun être humain n'y avait encore jamais accosté. Steller n'eut pas le temps de s'ennuyer. Plusieurs animaux qu'il découvrit et décrivit portent désormais son nom, dont le lion de mer de Steller ou le pygargue de Steller (aussi pygargue empereur), ainsi que le plus célèbre peut-être, la rhytine de Steller. Les vaches de mer autour de l'île de Béring pouvaient atteindre neuf mètres de long et peser près de dix tonnes, et représentaient l'une des dernières espèces de grands mammifères survivants de la dernière glaciation.

La découverte d'une route maritime vers l'Alaska conduisit à la fondation en 1799 de la Compagnie russe d'Amérique, plus de cinquante ans après l'expédition de Bering, qui avait pour mission de coloniser l'Alaska, de commercer avec les autochtones et – surtout – d'assurer l'approvisionnement en fourrures. Les indigènes forcés de travailler pour les Russes moururent par milliers des maladies que les étrangers leur transmirent, comme 6 millions d'Indiens, plus au sud, avaient succombé à la grippe, à la rougeole et à la coqueluche quelques siècles plus tôt. Le comptoir le plus méridional de la compagnie se trouvait d'ailleurs aussi bas que Fort Ross, en Californie.

L'Alaska fut une anomalie dans l'histoire de la Russie, une exception : c'était le seul territoire continental qui ne soit pas physiquement relié à l'empire. Il ne fut jamais très peuplé de Russes, puisque le nombre de résidents permanents russes ne dépassa jamais 800 environ. Au cours du XIX^e siècle, l'approvisionnement en fourrures de prix diminua tandis

que les Yankees conquéraient des zones sans cesse plus vastes de l'Amérique du Nord. En 1867, à un moment où la Compagnie russe d'Amérique tournait relativement bien et envisageait de se diversifier dans le bois, les minéraux et l'or, le tsar Alexandre II vendit l'Alaska aux États-Unis pour la somme de 7,2 millions de dollars. Le contractant côté américain était le ministre des Affaires étrangères William H. Seward. Cette très bonne affaire, qu'on peut aujourd'hui qualifier sans exagération de meilleure opération foncière de tous les temps, fut traitée avec mépris par la presse américaine, qui la baptisa « folie de Seward » ou « congélateur de Seward ». Il fallut attendre 1896 et la découverte d'or dans le Klondike, puis quelques années plus tard à Nome, pour que les critiques américaines se taisent pour de bon. Les Russes, quant à eux, n'ont jamais complètement pardonné à Alexandre II d'avoir bradé à ce point l'unique colonie ultramarine de la Russie. On trouve aujourd'hui des groupes d'extrême droite russes qui rêvent de reprendre l'Alaska, cent cinquante ans après l'achat par les Américains à 4 dollars le kilomètre carré.

Les descriptions très détaillées de la vie animale sur l'île de Béring par le scientifique allemand Georg Steller ont paradoxalement conduit à l'extinction de bon nombre de ces espèces ; les aventuriers ne tardèrent pas à arriver de très loin pour piller les richesses naturelles. Vers la moitié du XVIII^e siècle, la loutre de mer était pratiquement éteinte alors que Steller en avait dénombré environ un million sur l'île ; il en allait de même pour l'otarie à fourrure du Nord, dont Steller avait estimé la population à deux millions, pas moins. La dernière vache de mer aurait été tuée en 1768, vingt-sept ans seulement après le passage de Steller sur l'île.

Steller, quant à lui, mourut sur le chemin du retour vers la capitale, à l'âge de 37 ans, blasé et amer, sans savoir que le manuscrit qu'il avait envoyé deux ou trois ans plus tôt à Saint-Pétersbourg le rendrait célèbre. Il fut enterré

à Tioumen, au nord de l'actuel Kazakhstan. Puisqu'il était protestant, les moines locaux refusèrent de l'inhumer dans un cimetière orthodoxe ; on creusa donc une tombe rudimentaire un peu à l'écart, au bord de la Toura. Cette tombe et le corps ont été profanés par des pilliers de sépulture, des chiens, puis par une inondation ; à l'instar de la rhytine de Steller, ils ont disparu de la surface du globe.

Un brouillard épais avançait vers le détroit de Béring. Le cap Dejnev disparut derrière un mur gris impénétrable et la vue se réduisit brusquement à quelques mètres, comme quand Bering avait traversé ce détroit presque trois cents ans plus tôt. Le brouillard disparut aussi soudainement qu'il était arrivé, et nous contournâmes le cap sans la moindre difficulté. La mer était bleu acier, presque aussi lisse qu'un miroir. On ne voyait pas un seul morceau de glace.

Au dîner, la conversation porta de nouveau sur des destinations plus ou moins extrêmes et fut suivie d'une étude minutieuse de l'atlas – l'ouvrage le plus populaire de la bibliothèque de bord – au bar. Peter, un avocat d'affaires anglais à la retraite, l'avait épuisé, comme on dit. Depuis sa cessation d'activité, il n'avait pas arrêté de voyager. Il louait son domicile de Sydney puisque, de toute façon, il n'y était jamais.

« Je suis sans domicile, mais pas sans argent », m'assura-t-il.

Peter pouvait étudier l'atlas pendant des heures d'affilée pour élaborer des itinéraires très détaillés. 2018 était déjà bookée. Il avait prévu d'aller au Nebraska et au Kansas aux États-Unis, les seuls États qu'il n'avait pas encore visités, ainsi qu'au Mexique, en Grande-Bretagne, en Allemagne, en Belgique, en Turquie, dans deux ou trois États en Inde et dans toute une ribambelle de pays d'Afrique occidentale

où le virus Ebola sévissait. Il voulait en outre traverser la Russie en Transsibérien et espérait avoir le temps de faire un crochet par Birobidjan, l'oblast autonome juif à la frontière chinoise. Il avait organisé ces voyages chronologiquement, mois par mois, dans un bloc posé sur la table devant lui. Il le modifiait sans cesse et rayait une ville ou un pays, avançait un voyage ou en reportait un autre. Il était membre de *The Travelers' Century Club* et occupait la 82^e place au classement des *World's Most Traveled People*. Le club a décrété que le monde est constitué de 875 territoires distincts. Peter en avait visité 530.

« J'espère arriver à 570 avant l'année prochaine, me confia-t-il. Ça me permettra peut-être de grimper à la 75^e place. Mais les autres de la liste voyagent aussi beaucoup, il ne faut pas le perdre de vue. »

Il me montra une carte des divers territoires russes.

« Vous savez si c'est possible de passer d'Ossétie du Sud en Ossétie du Nord ? Et est-ce que trois semaines suffiront pour visiter toutes les républiques de la partie européenne, au sud de Moscou, ou faut-il que je le fasse en deux fois ? Dans la partie européenne, les républiques sont collées les unes contre les autres, alors on peut facilement marquer des points, mais le problème, c'est que je n'aurai un visa que pour trente jours. Ça complique un peu les choses, alors il me faut planifier mon itinéraire très précisément. Vous croyez que c'est un bon mois, septembre, pour aller dans le Caucase ?

– C'est idéal, il devrait encore faire bon et chaud, répondis-je.

– Ah non, attendez, j'oubliais, pas possible en septembre : j'ai prévu le passage du Nord-Ouest ! » Il se gratta la tête. « Je crois qu'octobre est toujours libre. Que pensez-vous d'octobre ?

– Un bon mois aussi, sauf si vous aviez prévu de rentrer bronzé.

– Je ne me fais jamais bronzer, répliqua Peter avant de noter “Caucase” sous “Octobre” dans son bloc. J’attendais ce voyage avec impatience, reprit-il avec un petit soupir. C’est divin de pouvoir se poser aussi longtemps. Enfin, se poser, si on veut ; en tout cas, ça m’évite de trimballer ma valise ! »

Le bateau avait ses routines, sa conception du temps. Nous traversions neuf fuseaux horaires et nous retardions nos montres d’une heure, à intervalle régulier. Il n’y avait ni Internet ni couverture téléphonique à bord. Pendant quatre semaines, nous perdîmes tout contact avec le monde extérieur pour naviguer dans notre propre univers, un univers qui se meubla rapidement d’un rythme, de rituels. Il y avait deux réfectoires tout en longueur à bord, et il suffit de quelques jours seulement pour que les gens cherchent à prendre place dans la même salle, à la même table, avec les mêmes personnes. Petit déjeuner à 7 h 30, déjeuner à 12 h 30, dîner à 19 heures. À bâbord, nous voyions la côte orientale de la Russie, une fine bande de terre partiellement dissimulée par un brouillard gris. À tribord, c’était l’océan, où nous distinguions parfois une bande de glace ou des îles stériles.

Si nous avions pris la route la plus rapide à destination de Mourmansk, sans faire de détour et sans nous arrêter, le voyage aurait pris d’une à deux semaines – le record étant de six jours et demi. Mais nous descendions à terre aussi souvent que possible pour visiter des îles battues par les vents, seulement peuplées d’oiseaux, de lemmings et de morses soufflants et râlant. Le mot « arctique » vient du grec ἀρκτικός, *arktikos*, qui signifie « près de l’ours » et fait référence à la constellation de la Grande Ourse, seulement visible de nuit dans l’hémisphère nord. Ce nom aurait tout aussi bien pu s’appliquer aux ours tout à fait concrets du règne animal. Sur presque toutes les îles où nous descendîmes, nous pûmes voir des ours ou leurs traces. Nous ne

nous séparions donc jamais, nous formions toujours un groupe ; nous étions chez les ours polaires, nous n'étions que des visiteurs. En une seule journée, nous en vîmes plus de deux cents, 1 % des effectifs à l'échelle mondiale. De loin, depuis le pont du bateau, ils ressemblaient à des moutons.

Même quand on se figure n'avoir aucune attente parce que l'environnement nous est complètement inconnu, ce voyage est très différent des autres, alors on a quand même des attentes inconscientes quant à ce qu'on veut voir ou vivre, et surtout quant à ce qu'on *ne veut pas* voir ou vivre.

Je ne m'attendais pas à autant de déchets. Je n'ai jamais vu autant de barils d'essence rouillés que dans l'Arctique, des milliers et des milliers de vieux bidons empilés ou jetés çà et là dans la toundra : un rappel tangible des ambitions soviétiques dans les régions septentrionales. Il y a eu jusqu'à plus de cent stations météo le long de la côte nord, le plus souvent gérées par trois ou quatre personnes qui vivaient seules là-haut, par tous les temps, durant le long été, clair, et le non moins long hiver polaire, noir, et il n'était pas rare qu'elles y passent plusieurs années de suite. Les premières stations polaires furent construites juste après la naissance de l'Union soviétique, avant qu'un seul bateau n'ait réussi à franchir le passage du Nord-Ouest sans se retrouver coincé dans les glaces pendant au moins un hiver.

Avant 1920, seules trois expéditions étaient parvenues à traverser le passage du Nord-Est. Le découvreur finlandais Adolf Erik Nordenskiöld fut le premier à accomplir le voyage complet depuis la côte norvégienne jusqu'au détroit de Béring, en 1878-79. Il fallut ensuite attendre trente-cinq ans et 1914 pour que l'officier de marine russe et hydrographe Boris Vilkitski réitère l'exploit, cette fois d'est en ouest. Ce fut d'ailleurs lui qui découvrit la terre du Nord, située à peu près au milieu du passage du Nord-Est, au nord de la péninsule de Taïmyr et du cap Tcheliousskine. Vilkitski donna à l'île – qui était en fait un archipel – le nom

de terre de Nicolas II. En 1926, cet archipel fut rebaptisé en « terre du Nord », plus neutre, et lorsqu'on put enfin cartographier la région dans les années 30, on donna aux îles des noms édifiants tels qu'île de la Révolution d'Octobre, île Bolchevique et île Komsomolets, des noms qui paraissent aujourd'hui aussi démodés que celui de Nicolas II en 1926, sans doute.

Dernier des trois explorateurs, Roald Amundsen appareilla en 1918 et fut le premier à traverser le passage du Nord-Est et le passage du Nord-Ouest. Nordenskiöld, Vilkitski et Amundsen se retrouvèrent tous les trois prisonniers des glaces et furent contraints de passer l'hiver dans ce désert blanc. Le bateau de Nordenskiöld, le *Véga*, se retrouva coincé à seulement cent milles nautiques du détroit de Béring et resta immobilisé pendant dix mois, tandis que les deux bateaux de Vilkitski étaient bloqués à environ trois cents kilomètres à l'est du cap Tchelioussine. Amundsen se retrouva immobilisé deux fois et n'atteignit l'Alaska qu'en 1920, deux ans après son départ de Norvège.

Ce n'est pas sans raison si le passage du Nord-Est, ou la route maritime du Nord, comme les Russes l'appellent, est considéré comme l'une des routes maritimes les plus difficiles à franchir dans le monde entier. Entre Mourmansk et le détroit de Béring, il y a plus de 3 000 milles nautiques, répartis sur cinq mers : la mer de Barents, la mer de Kara, la mer des Laptev, l'océan est-sibérien et la mer des Tchouktches, qui font tous partie de l'océan Arctique. En hiver, ce trajet est recouvert d'une épaisse couche de glace, et il y a souvent très peu de fond ; cinq ou six mètres seulement en certains endroits. Il fallut attendre 1932, après maintes tentatives et presque autant de catastrophes et de sauvetages dramatiques, pour voir arriver la percée : le scientifique russe Otto Schmidt réussit à accomplir le voyage entre Mourmansk et l'océan Pacifique en dix semaines seulement, sans devoir passer un hiver sur place.

Cette expédition réussie suscita un surinvestissement soviétique dans l'Arctique, et Schmidt fut nommé directeur du tout nouveau directorat de la route maritime du Nord. Des stations météo, des bases de navigation et des avant-postes militaires virent le jour tout le long de la côte, et on se mit à rêver à un développement de la route du Nord pour le transport de marchandises, des rêves qui se concrétisèrent dans d'ambitieux plans quinquennaux qui ne furent jamais mis en pratique.

De ces rêves et ambitions révolus, il ne reste aujourd'hui que des bâtiments : abandonnés, en ruines, contenant des bibliothèques garnies d'ouvrages de Staline et Lénine, remplis de chaussures, de chaises, de lits et de matériaux d'isolation entassés pêle-mêle. Par endroits, une machine à écrire pour la rédaction de rapports. La plupart des stations météo ont été abandonnées à la chute de l'Empire soviétique pour être remplacées par des satellites, mais certaines sont encore le lieu de résidence et de travail d'une petite poignée d'individus.

Après une semaine environ en mer, nous accostâmes sur la Grande Liakhov, qui fait partie de l'archipel de Nouvelle-Sibérie. À côté des maisons abandonnées des années 1930, que personne ne s'est donné la peine de démolir, on a construit deux bâtiments pour les météorologues. Les habitants nous attendaient sur la plage. Trois grands types minces et une jeune femme au visage blafard derrière une paire de lunettes rondes. Elle s'appelait Anja, elle avait 22 ans et se trouvait sur l'île depuis cinq mois.

« Le pire, c'est l'ennui, nous confia-t-elle. Il n'y a rien à faire, ici. Nous n'avons pas d'Internet, pas de journaux, juste une télé, et il ne se passe jamais rien ici. »

Les quatre chiens de garde miteux nous regardaient par en dessous, cachés derrière les jambes d'Anja. Ils n'avaient jamais vu autant de monde d'un coup, de toute leur vie.

« Que faites-vous quand la journée de travail est terminée ? » demandai-je.

Elle haussa les épaules.

« On regarde la télé. En été, on pêche. De temps en temps, on va se promener, peut-être. » Elle émit un petit rire sec.
« Pourtant, il n'y a pas beaucoup d'endroits où aller. »

L'île n'était pas très grande, et on voyait un peu partout de vieux outils, des épaves de voitures et une de bateau, ainsi que des carcasses en bois de toilettes, de hangars à bateaux et de bâtiments d'observation. Entre les barils de pétrole rouillés, il y en avait d'autres, nouveaux, bleus. La boucle n'était pas encore bouclée, elle entraînait dans le nouveau millénaire.

« On ne se sent pas seul, ici ? demandai-je en entendant en même temps à quel point ma question était banale.

– Moins il y a de gens à la station, plus le salaire est élevé, répondit Anja avec un nouveau haussement d'épaules. En plus, quand on a fini ses études, c'est presque impossible d'avoir un boulot valable à Novossibirsk », ajouta-t-elle.

Anja venait de finir sa formation de météorologue assistant, mais à l'origine, elle suivait un tout autre cursus dans le business et le marketing. Son mari, Youri, était gardien sur l'île depuis deux ans et demi. L'attente avait fini par être trop longue et Anja avait laissé tomber ses études pour s'inscrire à une formation éclair de trois mois en météorologie qui lui permettrait de le rejoindre.

« Le plus dur, c'est en hiver », déclara-t-il. Il avait 28 ans, mais en faisait au moins dix de plus. « Il fait noir tout le temps, on ne voit jamais le soleil.

– Et il doit aussi faire très froid ?

– Moins trente-cinq, peut-être. Mais ça va. Il fait froid à Novossibirsk aussi.

– Combien de temps prévoyez-vous de rester ici ?

– En théorie, on peut repartir avec le brise-glace une fois par an, en octobre, mais la compagnie n'a personne pour nous remplacer, alors on va sûrement rester encore deux ans, je dirais », répondit Anja.

De l'autre côté de l'île, à quelques heures de voile de là, il y avait encore une station météo, ouverte dans les années 1920 et abandonnée après la chute de l'Union soviétique. Il en restait des ruines de maisons plus ou moins grandes, une autochenille rouillée et, comme toujours, les barils rouillés. Un préservatif usagé gisait près des toilettes extérieures, et dans l'une des maisons, nous découvrîmes des restes de pain blanc, une boîte ouverte de chocolat à tartiner couvert de moisissures, un paquet de macaronis ouvert et une collection de DVD. Le pain ne pouvait pas avoir plus de deux ou trois semaines.

« Des collectionneurs de défenses de mammouth, m'informa Evgueni, l'un de nos guides russes.

– Des collectionneurs de défenses de mammouth ? répétais-je.

– Oui, c'est du *big business*, les défenses de mammouth ! Quand les températures sont montées après la dernière glaciation, beaucoup de mammouths se sont réfugiés en Nouvelle-Sibérie, alors il y a des défenses partout, ici. Maintenant que le permafrost fond, l'érosion a commencé et des gisements de défense apparaissent sans arrêt. Certains collectionneurs louent des hélicoptères et des bateaux pour venir, il y a beaucoup d'argent à gagner, on parle de millions. C'est sûrement l'un des endroits en Arctique où il y a le plus d'activité humaine. Les gardes-frontières et les soldats sont impliqués, évidemment, on parle de sommes énormes, comme je vous disais. Les Chinois sont insatiables ! rit-il. Ils les broient et s'en servent comme aphrodisiaque. »

« La Terre » est un nom aussi fallacieux que le Groenland ; « L'Eau » aurait été plus approprié pour notre planète. La mer était parfois turquoise, presque émeraude, d'autres fois marron sale. Certains jours, elle était bleu acier, presque noire, entourée d'une voûte céleste blanc doré. La limite

entre l'air et l'eau disparaissait quelquefois, le ciel et la mer se fondant l'un dans l'autre. Les jours se succédaient dans un crépuscule mauve, puis le soleil se levait de nouveau après une courte plongée derrière l'horizon. Un couple de Français d'un certain âge était à son poste sur le pont du matin de bonne heure au soir tard, toujours à l'affût d'oiseaux marins, en ne faisant des pauses que pour le petit déjeuner, le déjeuner et le dîner. Chaque observation était consignée dans un bloc à carreaux et développée pendant les réunions du club ornithologique, qui avaient lieu chaque soir au bar. À part les mouettes qui suivaient le bateau, il n'y avait pas beaucoup d'espèces à signaler : la plupart étaient déjà parties vers des latitudes plus australes.

En fin de matinée, le vent forcit. Le bateau roulait vigoureusement, ce n'était pas évident de conserver son équilibre. Les retraités dinguaient contre les cloisons. La nausée m'enserra comme une ceinture jaune et moite sous les côtes, et le mal de mer ne me laissa tranquille qu'à condition que je reste totalement immobile sur ma couchette, toute progression étant aussi fragile que le brouillard matinal. À l'heure du déjeuner, je me traînai tant bien que mal jusqu'à ma table habituelle au réfectoire. L'hécatombe était évidente, une chaise sur deux était inoccupée. Une longue file de visages livides et fatigués s'était constituée devant le cabinet du médecin de bord.

« Ce n'est rien à côté de l'Antarctique ! m'assura mon voisin, un Australien jovial.

– Oui, en comparaison, ça, c'est une promenade de santé ! approuva sa femme.

– Tu te rappelles le soir où il nous a fallu une demi-heure pour grimper l'escalier et retourner à notre cabine, chérie ?

– Le bateau tanguait à tel point qu'on est restés cramponnés à la rambarde ! rit son épouse. Pendant plusieurs jours, ils ont renoncé à nous servir à manger ! Ils laissaient des sandwiches pour ceux qui arrivaient à les attraper, et

on a dû mettre les ceintures de sécurité dans les couchettes pour ne pas en dégringoler.

– Un chouette voyage, à vous entendre... murmurai-je.

– Ah, inoubliable ! affirma le mari. Une expérience unique dans une vie. N'hésitez surtout pas à aller en Antarctique si l'occasion se présente, mais évitez les voyages courts. Choisissez-en un long, comme ça vous verrez tout.

– Ce sont les longs les meilleurs ! » confirma sa femme.

Le vent ne faiblit qu'en fin de soirée. En contrepartie, nous rencontrâmes de la glace, beaucoup de glace. Très concentré, le capitaine dirigeait le bateau dans la banquise, qui se brisait lentement et cédait en grondant. Une ourse polaire flanquée de ses deux petits nous observait avec méfiance, recroquevillée sur un iceberg fondant. Nous avions déjà fait la moitié du chemin vers Mourmansk, et la partie la plus délicate nous attendait : le détroit de Vilkitski, le tronçon le plus septentrional du passage du Nord-Est. Cette passe fait 55 kilomètres de large, il y a peu de fond et les courants y sont violents ; en outre, la surface est couverte la majeure partie de l'année par une épaisse couche de glace. Toute la nuit, le bateau força la banquise, en sautant et en tremblant, en grinçant et en grondant tandis que nous approchions lentement du cap Tcheliousskine, le point le plus au nord du continent eurasiatique.

Ce cap est redouté des marins en raison des conditions météo difficiles. Si la glace n'est pas épaisse, les tempêtes font rage, et si contre toute attente le vent est faible, un épais brouillard mouillé enveloppe ce paysage stérile. Il allait s'écouler presque un siècle et demi entre 1742 et le moment où Simon Tcheliousskine découvrit et cartographia ce cap depuis la terre, à l'aide de traîneaux tirés par des chiens, et celui où Nordenskiöld fut le tout premier à contourner la pointe nord de la Russie à la voile. Nombreux étaient ceux qui lui prédisaient que le cap Tcheliousskine causerait sa perte, et le ministre de la Défense maritime suédois,

Carl Gustaf von Otter, s'opposa par conséquent à l'expédition, qu'il estimait trop risquée. Malgré tout, Nordenskiöld appareilla en 1878. Le *Véga* franchit le cap redouté sans le moindre événement dramatique, mais Nordenskiöld n'était pas impressionné outre mesure par cet environnement : « [...] c'est le paysage le plus uniforme et désert que j'aie vu dans le Grand Nord* . »

Les gardes-frontières ne nous autorisèrent pas à débarquer sur le cap, et nous dûmes donc nous satisfaire d'une excursion en canot pneumatique le long des falaises. En approchant, nous comprîmes sans mal pourquoi les Russes ne souhaitaient pas nous voir dans les parages. Le cap Tcheliouskine était une catastrophe écologique, une parodie de décrépitude russe et d'entretien plus que lacunaire. Ce n'étaient pas des centaines, mais des *milliers* de barils de pétrole rouillés qu'on avait accumulés, en piles qui s'effondraient. Certains laissaient échapper un flux dense de vieux combustible dans la mer. Des épaves de voiture, des restes d'avions et d'hélicoptères, des carcasses métalliques impossibles à identifier ainsi que des immeubles en béton éventrés, aux vitres brisées et aux façades trouées et fendues : cette base n'était qu'une énorme décharge soviétique. On ne voyait aucune fleur, pas même une touffe d'herbe ; rien que des nuances de gris, de brun sale, d'orange rouille. Les seules traces de vie tenaient aux trois soldats qui s'activaient soudain pour réparer le radar sur l'un des toits en feignant de ne pas s'occuper de ce que nous faisions sur les canots pneumatiques.

Les falaises noires et dentelées formaient un bouclier autour du point le plus septentrional de l'Eurasie. Tout au bord du vide, il y avait un petit cimetière. Dans le sable, un monument à Roald Amundsen ; Nordenskiöld devait avoir

* Les citations se trouvent p. 325 et p. 326 du premier volume d'Adolf Erik Nordenskiöld, *Végas Reise omkring Asia og Europa*, Kristiania, P.T. Mallings Boghandels Forlag, 1881.

sa pierre commémorative quelque part. Une borne frontière rouge et jaune jouxtait le cimetière, aussi sale et décrépite que le reste de la base.

Les journées en mer se ressemblaient, mais elles étaient très différentes des autres jours. L'agitation des premiers temps, qui me poussait à faire des allers et retours incessants dans les couloirs, les escaliers et sur le pont, se calma petit à petit pour céder la place à une espèce de calme, ou peut-être de résignation. Le bateau bougeait ; moi, pas. Les retraits dormaient. Pas tout le temps, bien sûr, mais à chaque degré de longitude que nous gagnions vers l'ouest, ils semblaient un peu plus fatigués. Ils dormaient après le petit déjeuner, après le déjeuner et le dîner, et piquaient volontiers un petit roupillon pendant les lectures vespérales de récits polaires.

Anatoli, l'un des passagers russes, ne perdait pas son temps à dormir. Pendant des heures, il enchaînait les tours rapides du pont inférieur ; certains jours, il lui arrivait de marcher jusqu'à six ou sept heures d'affilée. Il avait cinquante et quelques années, un peu de bedaine, et il ne faisait jamais rien à moitié. Quand nous débarquions, il ne se séparait jamais de son iPad : « Chers amis, je suis maintenant à un endroit historique : l'endroit où Nansen a rencontré Jackson, et où tant d'autres expéditions se sont rencontrées », déclama-t-il devant la caméra au moment où nous accostions au cap Flora. Il récita alors les noms des autres expéditions qui s'étaient retrouvées à cet endroit précis, au cap Flora, sur la terre François-Joseph, l'un des endroits les plus fréquentés de l'Arctique à la grande époque des explorations polaires.

Le soir, les passagers russes s'adonnaient parfois spontanément à des orgies de chants qui n'en finissaient plus, les chansons se succédant sans interruption et invitant absolument tout le monde à participer. Les retraits britanniques et australiens observaient ce chœur russe avec

des sourires réservés et inquiets tout en sirotant leur thé au lait de l'autre côté du bar, avant de prendre discrètement congé pour aller dormir encore un peu dans leurs cabines. Le vin et surtout la vodka coulaient à flots, et notre guide russe Evgueni ne tarda pas à sortir la guitare pour entonner quelques ballades mélancoliques. Il était de plus en plus facile à convaincre d'en chanter une autre à mesure que le niveau baissait dans la bouteille de vodka. Même Anatoli se taisait pendant qu'Evgueni enchaînait les chansons tristes sur la vie solitaire dans la toundra. Konrad, le médecin de bord allemand, en rajouta avec des *lieder* d'amour est-allemands en mode mineur.

Quand nous atteignîmes l'île Champ, qui faisait aussi partie de la terre François-Joseph, nous dûmes revoir notre planning pour la journée. Un brise-glace nucléaire de la compagnie Rosatomflot, archiplein de touristes qui revenaient du pôle Nord, avait jeté l'ancre dans la baie, et nous fûmes obligés d'attendre bien sagement que les explorateurs polaires soient remontés à bord pour accoster et admirer les énormes galets tout ronds. Il en est ainsi, aujourd'hui : si on a assez d'argent, on peut partir en croisière pour le pôle Nord, manger du caviar, boire du champagne et prendre des égoportraits dans le désert de glace avant de remonter à bord du brise-glace et de s'accorder un verre au bar pour fêter son exploit.

Il y a cent ans, la situation était plutôt différente. L'histoire polaire est assez récente : la terre François-Joseph, avec ses deux cents îles ou presque, ne fut officiellement découverte qu'en 1873 par une expédition polaire austro-hongroise dirigée par Julius von Payer et Karl Weyprecht. À l'instar de nombreuses autres expéditions et explorations, Payer et Weyprecht avaient visé le pôle Nord, que beaucoup de gens de l'époque imaginaient comme un gros rocher magnétique au beau milieu de l'océan. Leur bateau, le cotre polaire *Admiral Tegetthoff*, fut pris par les glaces et dériva vers le nord

jusqu'à l'archipel qui fut baptisé en hommage à l'empereur austro-hongrois. Contrairement à la terre de Nicolas II, ces îles portent encore leur nom impérial bien que l'Autriche-Hongrie et la monarchie austro-hongroise fassent depuis longtemps partie d'un passé révolu.

La terre François-Joseph devint rapidement le point de départ favori pour les expéditions internationales désirant rejoindre le pôle Nord. Nombreux furent les prétendants, il n'y eut aucun élu. Les opérations de secours furent presque aussi nombreuses que les expéditions. Où que nous accostions, nous voyions des traces de courage héroïque et de tragédies. Des tombes éparses étaient visibles sur toutes les îles.

Sous un monticule rocheux du cap Heller, sur la terre de Wilczek, nous trouvâmes la modeste sépulture de Bernt Bentsen, un Norvégien mort ici en 1899, à l'âge de 38 ans. Il avait participé à l'assaut légendaire de Nansen vers le pôle, l'expédition du *Fram* entre 1893 et 1896, et après seulement une année de repos au pays, il s'était laissé tenter par une nouvelle expédition, dirigée cette fois par le journaliste américain Walter Wellman. Tout près de sa tombe, on voyait les ruines de la hutte en pierre et en tourbe dans laquelle il avait hiverné en compagnie de son compatriote Paul Bjørvig pendant l'hiver 1898-1899. Ils avaient eu pour mission de surveiller les dépôts qui serviraient pendant l'assaut vers le pôle Nord à l'été suivant, pendant que le reste de l'expédition passait l'hiver à la base principale, plus au sud :

« Samedi 22 octobre, Baldwin, Emil et Olaf partirent pour le cap Tegetthoff, écrit Paul Bjørvig dans son journal*. Bentsen et moi rentrons à la tanière. Dieu seul sait si nous les reverrons un jour. Ce sera à Dieu d'en décider. [...] Il est hors de question de chauffer la tanière. Pour économiser

* Les citations du journal de Bjørvig viennent de *Paul Bjørvig – Hardhausen. Dagbøkene 32 år etter. Frans Josefs Land og Svalbard*. Svalbardminner nr. 1. Skien, Vågemot forlag, 1996. La graphie est celle de Bjørvig.

le combustible, nous ne faisons à manger que deux fois par jour. Le soir, nous lisons un magazine. Nous n'en avons qu'un, et nous devons nous rationner de ce côté aussi. Pendant que l'un lit, l'autre doit surveiller la lampe à mousse. Nous sommes seuls depuis huit jours et tout s'est bien passé jusqu'ici, à part que nos sacs de couchage sont trempés depuis que nous avons quitté Cap Tegetthoff. À présent, ils sont gelés. La faute à Baldwin, qui nous a traités comme des chiens. La nuit, nous étions exposés à la neige et aux bourrasques, tandis que lui se réservait les meilleures places, les moins humides. Il s'y empiffrait de chocolat et autres sucreries, pendant que nous mangions de la viande de morse. »

Peu de temps après, Bentsen tomba malade. Il y eut d'abord un mal de gorge, mais les symptômes empirèrent rapidement :

« Lundi 12 novembre. Tempête d'est, -28 °C. Bentsen va très mal et n'a plus l'air de sortir de son sac de couchage. Il n'est pas en mesure de se lever. C'est son ventre qui ne va pas bien. Ses selles se composent presque exclusivement de sang. »

L'état de Bentsen empire à mesure que les semaines passent. Bjørvig doit se charger seul de tenir les ours polaires à distance, de s'occuper des chiens et de veiller à ce qu'ils aient de quoi boire et manger. À cause de la nuit polaire, « il fait aussi noir à l'extérieur qu'à l'intérieur », mais le ciel s'illumine parfois d'une magnifique aurore boréale. Bjørvig a pourtant largement de quoi s'occuper, et il n'a ni le temps ni l'envie de contempler ce spectacle :

« Mon camarade s'est mis à délirer, écrit-il en décembre. Il ne parle que de rentrer à Tromsø, ce sera vite fait, dit-il. Et il voit d'autres personnes, à qui il parle, et il s'étonne que je ne les voie pas et que je ne discute pas avec elles. [...] J'ai tout un tas de casquettes, maintenant. Je suis soigneur de chiens, déblayeur de neige et – surtout – infirmier, quoique

sans le moindre médicament. Au moins, je n'ai pas peur de me tromper dans l'administration du traitement. »

Le soir de Noël, Bentsen était encore vivant ; Bjørvig avait même l'air de penser qu'il se rétablissait. Mais le jour de Noël n'allait pas donner lieu à un long courrier au pays : « [...] ce doit être le jour de Noël le plus maussade et le plus triste qu'on puisse connaître. Nous sommes deux proscrits, au bout le plus septentrional du monde, dans une petite caverne de neige, à l'endroit le plus inhospitalier du globe. »

Dans la nuit du 1^{er} au 2 janvier, les deux hommes se divertissent l'un l'autre en chantant. Bentsen entonna deux vers du célèbre psaume *Deilig er jorden* :

« On n'aurait pas pu trouver chant plus adapté dans de pareilles conditions », remarque Bjørvig. En fin de nuit, ils s'endormirent tous les deux. Quand Bjørvig se réveilla au petit jour, le silence était total dans la misérable hutte de tourbe : « Je crus qu'il dormait, je ne voulais pas le réveiller. Je craquai alors une allumette et vis qu'il était mort. Je me doutais depuis longtemps qu'il en serait ainsi et, d'une certaine façon, je m'étais fait à cette idée. Mais quand la réalité survint, ce fut autre chose. [...] Je me levai pour faire fondre un peu de glace, nettoyai son visage et ses mains et le laissai dans le sac de couchage où il était mort. Nous nous étions mis d'accord, quand nous avions été seuls cet automne-là, que si l'un de nous mourait, l'autre conserverait le corps dans la grotte jusqu'à ce que l'expédition reparte vers le nord, pour préserver le mort des ours et des chiens. »

Bjørvig tint sa promesse :

« C'est quand même un peu triste de dormir avec le mort, remarque-t-il en toute objectivité. Le sac de couchage n'était déjà pas chaud avant, quand il était encore vivant, mais c'est encore pire maintenant qu'il est mort. Mais je n'ai pas le choix. »

Il lui fallut attendre le 27 février, deux mois plus tard, pour voir arriver Wellman et les autres membres de l'expédition à son secours :

« Comment vas-tu ? voulut savoir Wellman. Et où est Bentsen ?

– Moi, ça va, mais mon camarade est mort, répondit Bjørvig.

– Où l'as-tu enterré ?

– Je ne l'ai pas enterré, il est ici », répondit Bjørvig en tendant un index vers le sac de couchage commun aux pieds de Wellman. Bjørvig raconte que Wellman resta silencieux un long moment. Plus tard, quand ils eurent enterré Bentsen, Wellman, Bjørvig et le reste de la petite expédition firent une tentative pour progresser vers le nord, comme prévu. Au bout de quelques semaines seulement, ils durent renoncer et faire demi-tour vers la base du cap Tegetthoff.

Bjørvig participa ensuite à de nombreuses autres expéditions polaires, au Spitzberg et en Antarctique. Il passa l'hiver 1908-1909 en tant que gardien sur la côte nord-ouest du Spitzberg en compagnie du marin Knut Johnsen, qui connaissait très bien l'océan Arctique, cette fois aussi en mission pour Wellman. Un jour de mai, Johnsen passa à travers la glace et disparut. Cette fois, Bjørvig resta seul un mois avant l'arrivée des secours. Wellman tenta par la suite de convaincre Bjørvig de retourner au Svalbard, mais Bjørvig en avait plein les bottes :

« L'océan Arctique m'a apporté assez de peines, conclut-il dans son journal. Mais quand on n'a aucune peine, on n'a aucune joie. »

Il mourut en 1932, à l'âge de 75 ans.

Le météorologue Evelyn Briggs Baldwin, qui d'après Bjørvig se goinfrait de chocolat pendant que Bentsen et lui devaient se contenter de viande de morse, retourna en Arctique dès 1901, cette fois sponsorisé par le magnat américain de la levure chimique William Ziegler, qui mit

la main au portefeuille pour trois expéditions au pôle Nord, pas moins, toutes plus chères les unes que les autres, mais toutes infructueuses. L'expédition de Baldwin fut contrainte d'hiverner à l'île Alger, l'une des plus australes de la terre François-Joseph. Les vestiges de l'igloo en rondins dans lequel ils conservaient les denrées sont une trace étonnamment intacte de leur passage.

« Nous travaillons d'arrache-pied pour protéger ces précieux objets historiques et les répertorier avant qu'ils disparaissent, expliqua Evgueni Jevmonov, le jeune historien responsable de la sauvegarde de l'histoire polaire sur l'île Alger. Il y a vingt ans, il y avait quarante-cinq mètres entre la hutte et l'eau. Aujourd'hui, comme vous le voyez, il n'y a plus que deux mètres, et la tendance ne cesse de s'accélérer. Le permafrost fond, et une part sans cesse croissante du littoral disparaît sous les flots. Nous ne ménageons pas notre peine. À l'époque, en 1901, le paysage était très différent. Le bateau de Baldwin était à peu près où le vôtre se trouve en ce moment, mais entouré de glaces épaisses. »

L'*Akademik Shokalskiy* mouillait à quelques mètres du rivage, dans une mer calme d'un vert intense. On ne voyait pas le moindre morceau de glace.

L'histoire polaire est littéralement en train de se désagréger, de s'effriter, de disparaître de la surface du globe. L'Arctique fait partie des régions terrestres où les effets du réchauffement climatique dû à l'homme sont le plus dramatiques et le plus visibles : au Nord, il va deux fois plus vite que la moyenne mondiale, et cela ne cesse de s'accélérer. Depuis 1979 et le début des relevés, ce sont en moyenne 91 000 kilomètres carrés qui disparaissent *chaque année* dans l'Arctique, et la banquise qui reste est de plus en plus fine et jeune. C'est un cercle vicieux, puisqu'une glace épaisse et blanche réfléchit les rayons du soleil dans l'atmosphère tandis qu'une glace plus fine et la mer les absorbent. En 1980,

4 % de la chaleur solaire traversait la glace jusque dans l'eau. En 2010, ce chiffre était de 11 %. Les climatologues estiment qu'il n'a jamais fait aussi chaud en Arctique depuis 44 000 ans, peut-être davantage.

La traversée du passage du Nord-Est sur l'*Akademik Shokalskiy* aurait été impensable il y a quelques années sans l'assistance d'un brise-glace. Dans un avenir proche, les passagers ne rencontreront peut-être plus du tout de glace flottante. Le paysage dans lequel nous naviguions était en train de disparaître. L'Arctique tel que nous le connaissons n'existera bientôt plus. Les prévisions disent que le passage du Nord-Est sera libre de glace en été dans une vingtaine d'années, peut-être moins, et la température moyenne devrait augmenter de cinq ou six degrés, pas moins, d'ici 2080. Le réchauffement de l'Arctique aura des conséquences énormes pour la vie à terre et dans l'eau, et les courants aériens et marins seront affectés. L'eau chaude a par ailleurs une capacité de rétention du CO₂ moindre que l'eau froide, ce qui impliquera une augmentation violente du taux de gaz carbonique dans l'atmosphère, ce qui accélérera encore le réchauffement climatique. Un scénario encore plus effrayant, si possible, est la fonte du permafrost en Arctique et en Sibérie. Cette fonte suppose non seulement une érosion accrue, mais aussi un rejet massif de gaz à effet de serre qui étaient prisonniers du permafrost depuis des milliers d'années. En 2016, un garçon de 12 ans et 1 200 rennes ont péri quand une épidémie de fièvre charbonneuse s'est déclarée sur la péninsule de Yamal, en Sibérie. Les bactéries étaient stockées dans le permafrost et se sont réveillées quand celui-ci a fondu. Personne ne sait quels autres virus et quelles autres bactéries se cachent dans le permafrost qui fond.

Rien que le secteur des transports, l'industrie du pétrole et l'État russe ont de bonnes raisons de se réjouir de ces sombres perspectives. L'Arctique renferme peut-être pas